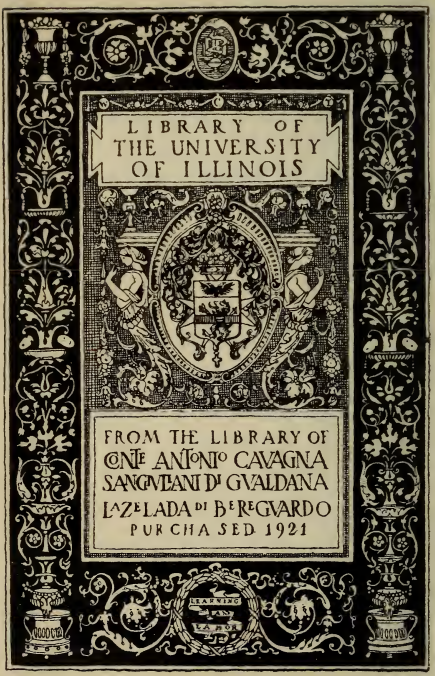
844V88
K1790
v.11



844V88
K1790
VII
Rare Book & Special
Collections Library

THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

LE

THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées a Kell.

TOME ONZIEME.

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

On ne doit regarder cette Tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés ; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de Voltaire, *& qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration ; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, & ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection, revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux & plus tranquilles.*

Le jour de la premiere représentation de cette piece, M. Brisard *prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre & constante unissait à* M. de Voltaire, *& qui a long-temps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts & toutes les sciences ; mais la première représentation de l'Œdipe à Colonne ne fut point annoncée par un discours de* Platon.

481805

DISCOURS

Prononcé avant la premiere Représentation

D'AGATHOCLE.

« LA perte irréparable que le théâtre, les lettres » & la France ont faite l'année derniere, & dont le » triste anniversaire vous rassemble aujourd'hui, a » été, depuis cette fatale époque, l'objet continuel » de vos regrets. Vous avez du moins eu la consola- » tion de voir ce que l'Europe a de plus grand & de » plus auguste, partager un sentiment si digne de » vous; & les honneurs que vous venez rendre à » cette ombre illustre, vont encore satisfaire & sou- » lager tout-à-la-fois votre juste douleur. Pour don- » ner à cette cérémonie funèbre tout l'éclat qu'elle » mérite, & que vous désirez, nous avions pensé » d'abord à remettre sous vos yeux quelqu'une de ces » tragédies immortelles, dont M. *de Voltaire* a si » long-temps enrichi la scène, & que vous venez si » souvent admirer; mais dans ce jour de deuil, où » le premier besoin de vos cœurs est de déplorer la » perte de ce grand homme, nous croyons ajouter à » l'intérêt qu'elle vous inspire, en vous présentant la » pièce qu'il vous destinait, quand la mort est venue » terminer sa glorieuse carrière.

» Vous verrez sans doute, Messieurs, avec atten- » drissement, l'auteur de Zaïre & de Mérope, accablé » d'années, de travaux & de souffrances, recueillant » tout ce qui lui restait de force & de courage, pour » s'occuper encore de vos plaisirs, au moment où » vous alliez le perdre pour jamais; vous connaîtrez » tout le prix qu'il mettait à vos suffrages par les » efforts qu'il fesait au bord même du tombeau pour » les mériter; efforts qui peut-être ont abrégé une vie » si précieuse.

» Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- » arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré

» des chefs-d'œuvre que lui laissaient en mourant les » artistes célèbres, semblait, au moment de leurs » obsèques, arrêter ses regards avec moins d'intérêt » sur ces productions sublimes, que sur les ouvrages » auxquels ces hommes rares travaillaient encore » lorsqu'ils avaient été enlevés à la patrie. Les yeux » pénétrans de leurs concitoyens lisaient dans ces » respectables restes toute la pensée du génie qui les » avait conçus. Ils y voyaient encore attachée la » main expirante qui n'avait pu les finir; & cette dou- » loureuse image leur rendait plus cher l'illustre com- » patriote qu'ils ne possédaient plus; mais qui jus- » qu'à la fin de sa vie, avait tout fait pour eux.

» Vous imiterez, Messieurs, cette nation reconnais- » sante & sensible, en écoutant l'ouvrage auquel M. » *de Voltaire* a consacré ses derniers instans; vous » appercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le rendre » plus digne de vous être offert: votre équité supplée- » ra à ce que vos lumières pourraient y désirer: vous » croirez voir ce grand homme présent encore au » milieu de vous, dans cette même salle qui fut soi- » xante ans le théâtre de sa gloire, & où vous-mê- » me l'avez couronné par nos faibles mains avec des » transports sans exemple; enfin, vous pardonnerez » à notre zele pour sa mémoire, ou plutôt vous le » justifierez, en rendant à sa cendre les honneurs que » vous aviez tant de fois rendus à sa personne.

» Quel ennemi des talens & des succès oserait, dans » une circonstance si touchante, insulter à la recon- » naissance de la nation, & en troubler les témoigna- » ges? Ce sentiment vil & cruel ne peut être, » Messieurs, celui d'aucun Français, & serait d'ail- » leurs un nouveau tribut que l'envie payerait sans le » vouloir, aux mânes de celui que vous pleurez ».

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuse.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle.*
ARGIDE, }

YDASSAN, vieux guerrier au service de Carthage.

EGESTE, officier, au service de Syracuse.

YDACE, fille d'*Ydasan.*

ELPENOR, conseiller du roi.

Une prêtresse de *Cérés.*

Suite & Soldats.

La scène est dans une place, entre le palais du roi & les ruines d'un temple.

AGATHOCLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

DE nos malheurs enfin le ciel a pris pitié ;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage & Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse ?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné :
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'eſt plus chère, & ſa gloire eſt flétrie:
Sa lâche ſervitude, & trente ans de malheurs,
Aigriſſent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ſes cendres, ſes abymes
Ont été moins affreux que ce ſéjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœurs des tyrans.
Va, je hais Syracuſe, Agathocle & la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile aſſervie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle eſt compté parmi les plus grands rois.
Le haſard, le deſtein, le mérite peut-être,
Diſpoſe des Etats, fait l'eſclave & le maître.
Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime & ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami: j'aimai ma république;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage & ſurtout la fortune,
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Élevé par degrés au timon de l'État,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure:
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point: ſerait-il rejeté?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, & laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa miſère ;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuſe ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, & ſoldat à Carthage,
Blanchi, dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui déſola long-temps la Sicile & l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me reſtait ; ma fille eſt dans les fers !
La malheureuſe Ydace eſt au rang des captives
Que l'Aréthuſe encor voit plurer ſur ſes rives.
C'eſt ce qui me ramène à ces funeſtes lieux,
Aux lieux de ma naiſſance en horreur à mes yeux ;
Sans ſoutien, ſans patrie, appauvri par la guerre ;
Privé des mes deux fils, je n'ai rien ſur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaſſé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiſſé.
Des premiers jours de paix je ſaiſis l'avantage ;
Je reviens arracher Ydace à l'eſclavage :
Aux pieds de ton tyran j'apporte ſa rançon ;
Et dès que l'avarice ouvrira ſa priſon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.

Là je ne verrai point, couchés dans la poussière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, sers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu haïs je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vielle amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; & partageant ses peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai soulagé ses chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeste... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours & ses malheurs obscurs?
Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle,
Auprès de cette place, & non loin du séjour,
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

YDASAN.

Une cour! des prisons! quel fatal assemblage!
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage.
Ce palais est bâti de marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques.
Mais nos dieux ne sont plus .. Puis-je au moins présenter

Cette faible rançon que je fais apporter ?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre ?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfans
Du lucre des combats les soins aviliſſans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse ?

EGESTE.

A son fils Polycrate, objet de sa tendresse,
Et déjà, nous dit-on, nommé son successeur,
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi ?

EGESTE.

Sa sombre défiance
A tous les étrangers interdit sa présence.
A regret aux siens même il permet son aspect ;
Soit que l'éloignement impose le respect,
Soit que changé par l'âge, & las du diadème,
Il se dérobe au monde, & se cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reste des captifs elle vit séparée,
Au temple de Cérès en secret retirée.
Sa grâce, sa beauté, ses charmes plus flatteurs
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler sur ces pas les cœurs à son passage,
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage. . .

Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle suit en pleurant cette simple prêtresse
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

YDASAN.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir,
La consolation se mêle au désespoir.
C'est donc vous, ô ma fille, ô malheureuse Ydace!

SCÈNE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

JE baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse.
Je vous ai vu, mon père, & vers vous j'ai volé.
Chez les Syracusains qui vous a rappelé?
Y seriez-vous tombé dans mon état funeste?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le seul bien qui me reste.
(*à la Prêtresse.*)
Mon sang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puisse des justes dieux la justice éternelle
Payer d'un digne prix le noble & tendre zèle

Qui

Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux.
Un exemple si beau, si peu suivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens sauver ma fille & la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos soins sont superflus:
Je suis esclave.

YDASAN.

Non, tu ne le seras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes misères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse!

YDASAN.

Va, sois libre, il suffit, & ma mort est heureuse...
As-tu dans ta prison paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi?
Comment un conquérant du sein de la victoire,
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,

A de communs malheurs obscurément livré ?
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse ?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtresse
A daigné seulement dans ma captivité
Porter sur mon désastre un regard de bonté.
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle :
J'apprends à moins souffrir, en souffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi : j'espère que son cœur,
Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang suprême & le temps l'endurcisse,
N'osera devant moi commettre une injustice :
Il se ressouviendra que je fus son égal.

LA PRÊTRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans son faste royal,
Il rougira peut-être en voyant ma misère.

LA PRÊTRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre & généreux père !
Que la simple vertu puisse enfin le toucher !
Surtout que de son trône on vous laisse approcher !

SCÈNE III.

YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus, Prêtresse bienfesante,
Au malheur qui me suit comme eux compatissante,

Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous, qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRÊTRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des ministres des dieux le triste caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui mépriſé;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrafé,
Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRÊTRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ces lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port,
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort:
Tout est à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.
Amoureux sans tendresse, & dédaignant de plaire,
Féroce en ses désirs ainsi qu'en sa colère,
C'est un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir sa conquête, & l'aime en rugissant.

Non, son père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont exposé mes yeux à ses yeux criminels!
Entre son frère & lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale sa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand détesté
S'est attendri du moins sur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, & bien peu de puissance.
Polycrate est le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au sépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes secrètes alarmes?
Argide est un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux séjour,
L'infortune amollit & dispose à l'amour.
Un prince né pour plaire, & qui cherche à séduire,
Veut sur notre faiblesse établir son empire.
L'innocence succombe aux tendresses des grands,
Et les plus dangereux ne sont pas les tyrans.

YDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreuse
Seroit un nouveau piége à cette malheureuse!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur!
Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur!

De ce cœur éperdu touchez-vous la bleſſure ?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneſſe endure
En eſt-il un nouveau dont je reſſens les coups ?

LA PRETRESSE.

L'amour eſt quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eſt donc ma reſſource ? Eh ! pourquoi ſuis-je née !
Expoſée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me ſuit entoura mon berceau ;
Le Ciel me rend un père au bord de ſon tombeau !
Loin d'Argide & de vous ma timide jeuneſſe
Ne ſera qu'un fardeau pour ſa triſte vieilleſſe !
L'eſpérance me fuit ! la mort, la ſeule mort
Eſt-elle au moins un terme aux rigueurs de mon ſort,
Aurai-je aſſez de force, un aſſez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?
Vous liſez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;
Affermiſſez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le ſentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles ſecours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours !
Il pèſe à tout mortel, & Dieu qui nous l'impoſe
Veut, nous l'ayant donné, que lui ſeul en diſpoſe.
De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père & de mon amitié,
Mais ſurtout de vous même & de votre courage.
Vous luttez, je le voix, contre un fatal orage :

Dieu se complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible & vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeste
Ont dompté quelquefois le fort le plus funeste.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon esprit désolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(Agathocle passe dans le fond du théâtre ; il semble parler à ses deux fils Polycrate & Argide. Il est entouré de courtisans & de gardes. Ydasan & Egeste sont sur le devant, près du temple.)

YDASAN.

C'EST-LA ce vieux tiran si grand, si redoutable,
Qu'on croit si fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains
Que le repos du cœur est loin des souverains.
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Est-ce Agathocle enfin ? . . . Que d'esclaves brillans

Prêtent leur main servile à ses pas chancellans !
Comme il est entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.
Sont-ce là ses deux fils d'ont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il est plus dur & plus inaccessible
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.
Argide est plus affable : il est grand sans orgueil,
Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athène a cultivé ses mœurs & son génie.
Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux :
Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître !

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(il marche vers Polycrate.)
Prince, vous connaissez les droits du genre humain ?

POLYCRATE.

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu ?

YDASAN.

La justice, mon sang.

Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(aux siens.)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux ! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait & frappait les tyrans !
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance !

SCENE II.

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

VOUS pouviez lui répondre avec plus de bonté :
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,

Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, alumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien; rien ne peut m'en priver:
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.
(après l'avoir regardé quelque temps en silence.)
Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous ralumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire:
La guerre est nécessaire à ce naissant empire:
Que serions-nous sans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs:
Pour soutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois! c'est un vain nom dont je suis indigné.
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a regné?
Il n'en connut que deux: la force & l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.

Agathocle fut maître, & je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple est dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Créfus en Perse, & Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(*Après l'avoir regardé encore fixement.*)
Pensez-vous m'alarmer, m'inspirer votre crainte ?
Prétendez-vous instruire Agathocle & son fils ?
Je voulais un service, & non pas des avis.
J'avais compté sur vous ....

ARGIDE.

Je ferai votre frère ;
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Hé bien, servez-moi donc.

ARGIDE.

Quel dessein vous anime ?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

POLYCRATE

Un crime, dites-vous ?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'attrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime ! vous osez...

ARGIDE.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.

Et quel autre que moi la dira sans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure :
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop sondé du tien la sombre profondeur :
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le mystère
Dont tu fais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave & de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'osais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois : je connais ta féroce insolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.
Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui sois né de son sang ?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître ;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont rémis dans le rang dont il était sorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis... Argide,

Voilà ton dernier trait : mais tremble à mon retour.

(*il sort.*)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace & l'outrage
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

QU'AI-JE entendu, Seigneur? & quel ardent courroux
Arme à mes yeux surpris & votre frère & vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.
Je l'appris encor plus dans Sparte & dans Athène!
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'est pas fait pour la cour

ELPENOR.

Il est libre, il est grand; mais, Seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles!
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien;

Je

Je ne fais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brulante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère & ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défence:
Je ne l'ai point connu; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENOR.

Je vous en crois ſans peine, & mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer; & j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable & ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit? quel tumulte? qu'eſt-ce que je voi?

SCÈNE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(On entend un grand bruit derrière la scène : elle s'ouvre, Ydace paraît : la Prêtresse la suit. Le peuple & les soldats avancent au fond du théâtre.

ARGIDE.

EST-CE Ydace ? Elle-même en ce séjour d'effroi !
Est-ce vous qui fuyez, captive infortunée ?

YDACE.

Par d'horribles soldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la Prêtresse à qui dans les malheurs
Le ciel a confié ma jeunesse craintive,
On me poursuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait jusqu'au palais faire parler mes pleurs,
On saisissait sa fille au nom de votre frère !...
En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
Recule de surprise à votre auguste aspect ;
Tant le juste aux pervers imprime de respect.
De ce respect, Seigneur, je m'écarte sans doute ;
Mais l'horreur où je suis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuse en cette extrêmité.
Et dans votre grand cœur la noble humanité

Daignera jusqu'au bout, propice à ma misère,
Sauver ma liberté des transports de mon frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, & j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez: d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.
(au peuple qui est dans le fond.)
Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défence.
(à la Prêtresse.)
Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, & surtout de la loi.
Qu'Ydace enfin soit libre, & que de ce rivage
Avec son digne père on la mène à Carthage.
(au peuple.)
Qu'aucun de vous n'exige & qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours sacrée:
Quand on la met à prix elle est déshonorée.
(à la Prêtresse.)

Protégez cet objet que je vous ai rendu ;
Aux persécutions dérobez sa vertu :
Qu'elle sorte aujourd'hui de cette terre affreuse.
Ydace ! loin de moi vivez long-temps heureuse ;
Allez, fuyez surtout loin d'un persécuteur...
En la faisant partir je m'arrache le cœur.
(à Elpénor.)
Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

SCÈNE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux qui par ses mains brisez mon joug funeste,
Est-il dans votre olympe une ame plus céleste ?
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?
(à le Prêtresse.)
Hélas ! vous faisiez craindre à mon ame offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte & dans Athènes ?

Il en a le courage & les vertus humaines.
Quelle grandeur modeſte en offrant ſes ſecours !
Que mon cœur qui m'échappe eſt plein de ſes diſcours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans eſt-ce ainſi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ſes ſoins généreux ;
Ils ne ſont point l'effet d'un tranſport amoureux :
Ses ſentimens ſont purs, & je ſuis ſans allarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois ; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide & ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, & craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! si vous protégez ce cœur faible & timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il ose aimer Argide !
Étouffez dans mon sein ces sentimens secrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoubleroit encor ma honte & ma misère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur & sensible, & né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, & fuis loin des grandeurs !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître

Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me suis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à ressentir l'injure,
Aurait-il amoli cette ame fière & dure ?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon sang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de son père,
Ne pouvait devant lui retenir sa colère :
Le barbare est sorti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout est à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui seul une aveugle tendresse :
Avec étonnement on voit tant de faiblesse.
Ce roi si défiant, si redouté de tous,
Si ferme en ses desseins, du pouvoir si jaloux,
Est mollement soumis, comme un homme vulgaire,
Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide ; il semble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
Ce noble caractère & l'indigne & l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit son image.
Le barbare en abuse ; il n'est point de forfaits
Dont son emportement n'ait souillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'est davantage.
Sans la vertu d'Argide, & sans ce fier courage,
Votre sang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à son malheureux père !

LA PRETRESSE.

Il l'osait : mais Argide est un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui descendu
Vient consoler la terre & venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter :
Son caractère affreux ne sait rien respecter.
Entre le crime & lui mettez les mers profondes :
Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes.
Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont surpassé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me sépare ;
Mais il me faut sortir de ce séjour barbare ;
Il me faut mourir libre, & j'y cours de ce pas.

SCÈNE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE,

EGESTE.

NOUS sommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort est désormais le recours qui nous reste :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah ! cher Egeste !

Ma fille ! Ydace ! parle, & donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduisions Ydace : elle approchait du port
Elle vous attandait pour quitter Syracuse ;
Les peuples empressés au bord de l'Aréthuse,
Pleurant de son départ, admirant sa beauté,
Chargeoient le ciel de vœux pour sa prospérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il se saisit d'Ydace, & d'un bras détesté,
Il arrache sa proie au peuple épouvanté.
Argide seul, Argide entreprend sa défense ;
Sa fermeté s'oppose à tant de violence.
L'infame ravisseur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'est élancé soudain.
Argide a combattu ; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.
Polycrate vaincu tombe & meurt à ses pieds.
Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés
En portent à l'instant la nouvelle à son père ;
Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colére,
Le vainqueur attendri secourt en gémissant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous soit propice :
Nous sommes tous vengés.

LA PRETRESSE.

Le ciel a fait justice.
C'est un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre ?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez :
Le roi, qui dans ce fils mit sa seule espérance,
Accourt sur le lieu même en nous criant : *vengeance !*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils !
Ses farouches soldats s'assemblent à ses cris.
Le peuple se disperse, & fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide :
On saisit votre fille, & dans son trouble affreux,
Le roi désespéré vous a proscrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille ! ton seul nom déchire mes entrailles !
J'espérais de mourir dans les champs de batailles !
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer ?
Il faut qu'un vieux soldat meure sans murmurer.
Mais toi !

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injustice,
Je ne puis, Ydasan, que vous suivre au supplice.
Le pouvoir despotique est maître de nos jours :
Nous sommes sans appui, sans armes, sans secours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtresse qu'on révère,
Faire parler du moins votre saint caractère ?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'est plus. J'ai vu que des dieux autrefois

On respectait l'empire, on écoutait la voix ;
Le remords arrêtait sur le bord de l'abyme,
La justice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine & l'orgueil sont les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'est Agathocle en pleurs.
Comme vous il est père, & je crains ses douleurs :
La vengeance les suit.

SCÈNE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

QU'ON ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne & me tue.
Sur elle & sur son père ayez les yeux ouverts ;
Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers.
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils !

AGATHOCLE.

Lui ! mon fils ? non... mais ce parricide.
Mon fils est mort !

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeste éloigné avec les gardes.)

(Agathocle à Argide.)

Cruel ! il eſt mort par tes coups ;
Et tu braves encor mes pleurs & mon courroux !
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime & demande ta grace !

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître ! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence & peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, & ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime & mon injure !
Tu ne m'aimas jamais & crois me déſarmer

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer.
Il eſt pur ; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère :
De la nature en moi j'ai ſenti le pouvoir :
Mais il fallait combattre & j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence :
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour ſa défenſe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon ſang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point ſentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

AGATHOCLE.

Quoi ! ton farouche orgueil ose encor m'insulter !

ARGIDE.

Je ne fais que vous plindre, & que vous respecter.

AGATHOCLE, *en gémissant.*

Tu m'arraches mon fils !

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai servi, vous, dis-je, & ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton juste arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez : je suis prêt.

(*on l'emmène.*)

SCÈNE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir ? Dans quel trouble il me jette !
Quoi donc ! sa fermeté tranquille & satisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré !
Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse
Que les Syracusains cherchèrent dans la Grèce !
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, & la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans ! ma vieillesse accablée
Va descendre au tombeau sans être consolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur ;

Illuſtrant ma diſgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire & ma grandeur ſuprême !
Je ſuis privé de tout & réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me réſter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.
(à un garde)
Vous, veillez ſur Argide, & marchez ſur ſes pas.
(à un autre.)
Vous, répondez d'Ydace, & ſurtout de ſon père.
(à un autre)
Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.
(à un officier.)
Soutenez-moi : mon ame en ſes traſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois & des dieux !
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin ; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe
Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois ; & ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne cache plus ma tendreſſe fatale :
Je l'aimais, je l'avoue ; & l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour ſuffrir ;
J'appris à vivre eſclave, & j'apprends à mourir ;
Ne me déguiſez rien, je pourrai tout entendre.
Je ſais que dans ces lieux le roi devait ſe rendre :
C'eſt un père outragé, c'eſt un maître abſolu :
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il réſolu ?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain ; ſon ame s'eſt montrée
De douleur affaiblie, & de ſang altérée.
Tantôt par un ſeul mot il nous glaçait d'horreur,
Et ſurtout ſon ſilence inſpirait la terreur ;
Tantôt la profondeur de ſa ſombre penſée
Echappait aux regards d'une foule empreſſée.
Il ſoupire, il menace ; il ſe calme, il frémit :
Pour le ſeul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus ſe contenir dans les bornes d'une douleur modeſte ; elle doit paraître en déſordre, les cheveux épars, & éclater en ſanglots.

Au tour de lui rangés ſes courtiſans le craignent,
Et dans ſon déſeſpoir il en eſt qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran ! bas eſprits, vils flatteurs !
Ils n'oſent plaindre Argide ! ils lui ferment leurs cœurs !
Ils croiraient faire un crime en prenant ſa défenſe.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impoſe à tous ſilence.

YDACE, *en pouſſant un cri, & en pleurant.*

Ah ! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Eſt-il vrai qu'Agathocle ait condamné ſon fils !

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs !

LA PRETRESSE.

Chère Ydace !
Ah ! revenez à vous ! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, raſſurez,
Ranimez vos eſprits par le trouble égarés ;
Ecartez de votre ame une image ſi noire.

YDACE.

Argide eſt condamné !

LA PRETRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en eſt fait.

LA PRETRESSE.

C'eſt ici
Que du ſort qui l'attend on doit être éclairci.

L'instant fatal approche ; Agathocle s'avance ;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés ;
Ils furent en tout temps de asiles sacrés ;
Mépriſés de nos grands, le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre saint asile on viendra l'arracher ;
Aux regard du tyran qui pourra se cacher ?

SCÈNE II.

AGATHOCLE *d'un côté, ſuivi d'*ELPENOR : YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirées dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor*

OUI, te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ses respects forcés il insultait son père :
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable & qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime.
Le meurtre de son frère est, dit-il, légitime :
Il a servi l'Etat en m'arrachant mon fils !
(il s'assied.)
C'en est trop ! qu'on me venge... Elpénor ! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide
Il faut enfin qu'un roi puniſſe un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *fortant de l'asile, & se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas ;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux mépriſés la majeſté ſuprême
Ne parle point ici par ma débile voix :
Je n'atteſterai plus leur juſtice & leurs lois.
Je ſais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Pourſuit des méchans rois la tête criminelle :
Et que ſouvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour ſi funeſte :
Ne vengez point un fils ſur un fils qui vous reſte :
Et ne vous privez point de l'unique ſecours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

YDACE.

J'apporte ici ma tête ; & votre main ſanglante
Me ſera favorable en me faiſant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce & du crime infectée :
Et jaloux de ſon frère allait l'aſſaſſiner.
Le fils, qu'un père injuſte oſe ici condamner,
Eſt un heros, un dieu qui nous a fait juſtice.
Si vous vous obſtinez à vouloir ſon ſupplice,
Voyez déjà ce ſang répendu par vos mains
Soulever contre vous les dieux & les humains.

Vous ſerez déteſté de toute la nature,
Déteſté de vous-même... Et l'ame auguſte & pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils ſuivront votre exemple, ils ſeront ſans clémence.
Ce ſang ſi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité ſe montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi ! ces trois ennemis inſultent à ma perte !
Quoi ! ſous leurs pas tremblans quand la tombe eſt ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur déſeſpéré !
Qu'on les faſſe ſortir.

(*on les emmène.*)

SCÈNE III.

AGATHOCLE, ELPÉNOR.

AGATHOCLE.

MON eſprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux préſages.
Ami, durant trente ans de travaux & d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'eſt levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié parternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle ;
Mais ſon courage altier ſecondait mes deſſeins ;
Il ſoutenait le trône établi par mes mains.

Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même ;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette esclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur sanglante querelle :
Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres sacrés,
En portant sur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard sur son malheureux frère.
Argide a du courage : il n'a point démenti
Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide ;
Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

AGATHOCLE.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a subi la mort, & l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu sais que tout m'irrite,
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer ;
Il m'offensait surtout en se faisant aimer ;
Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire,
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné ;
Dans ma triste maison j'étais abandonné....

Je le fuis pour jamais. Je sens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve est à peine assouvie.
On me hait : & voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé....
Mais Argide est mon fils.

ELPENOR.

Et j'ose encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être & digne de l'empire :
Incapable de feindre ainsi que de flatter,
De souffrir un affront & de le mériter :
Vertueux & sensible...

AGATHOCLE.

Ah, qu'oses-tu prétendre !
Lui sensible ! A mes plurs a-t-il daigné se rendre ?
Du meurtre de son frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé, n'a-t-il pas bravé la douleur de son père !

ELPENOR.

Il est trop de fierté dans ce grand caractère ;
Il ne fait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois savoir punir.

ELPÉNOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir ;
La nature a parlé ; sa voix est toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengence aussi se fait entendre.
Je dois tout à mon trône ; ô trône ensanglanté !
Si brillant, si funeste & si cher acheté !
Grandeur éblouissante & que j'ai mal connue !

Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE

Laisse-moi respirer.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du sort !
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble !
O père infortuné ! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux ;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, & l'arrêt doit se rendre !
Agathocle a voulu que sa servile cour
Solemnise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste ; & son ame affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée :
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté

Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse :
Et ce spectacle horrible, on l'appelle justice !

YDASAN.

Prêtresse croyez-moi, ce violent courroux
Rassasié de sang n'ira point jusqu'à vous.
Il est, n'en doutez pas, des barrières sacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple ; & ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il est, respecte en vous ses dieux.
De ma fille après tout vous n'êtes point complice ;
C'est assez qu'avec elle un malheureux périsse :
C'est ma seule prière, & le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos discours.

YDASAN.

Je le sais ; c'est l'usage établi dans les cours.
Grands Dieux : je vois paraître Argide avec Ydace !

SCÈNE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE, Gardes & Assistans *dans le fond.*

ARGIDE.

ON le permet : je viens chercher ici ma grace.

YDASAN.

Seigneur, que ditez-vous ?

ARGIDE.

Contre son ravisseur
J'ai défendu ta fille, & vengé son honneur.
J'ai fait plus : je l'aimais, & m'immolant pour elle
Je m'imposais moi-même une absence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, & je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je suis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un & l'autre ;
Que ma mourante main puisse presser la vôtre ;
Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Preside avec l'hymen à notre heure fatale !
(à la Prêtresse.)
O Prêtresse, allumez la torche nuptiale....
(à Ydasan.)
Embrassons-nous,

Embraſſons-nous, mon père, à nos derniers momens.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes ſermens:
Ils ſont purs comme vous. Nos ames raſſemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Conſervez, s'il ſe peut, équitable avenir,
De l'amour le plus ſaint l'éternel ſouvenir!

YDACE *à Ydaſan.*

Les ſentimens d'Argide ont paſſé dans mon ame:
Son courage m'élève & ſa vertu m'enflamme.
Le nom de ſon épouſe eſt un titre trop beau
Pour que vous refuſiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'eſt point cruelle
La vie eſt paſſagère & la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il eſt ouvert pour vous.
Il voit un grand ſpectacle, & digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Hé bien, je vous unis: hé bien, Dieux que j'atteſte!
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeſte!
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume;
Que le barbare y tombe, y vive & s'y conſume!
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent!

Et tombe la Sicile & Syracuse en poudre
Si l'oppresseur du peuple échappait à la foudre !
Voilà mes vœux pour vous, chers & tendres amans,
Et nos chants de l'hymen, & mes derniers sermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure est arrivée : Agathocle s'avance ;
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

ARGIDE.

Quoi ! sa cour l'environne, & son peuple le suit !

YDASAN.

Quel démon, quel dessein devant nous le conduit ?

SCÈNE III & dernière.

LES PERSONNAGES précédens ;
AGATHOCLE *entouré de sa cour.*
Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre ; les grands prennent place aux côtés du trône, & sont débout.

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ.... C'est sa voix qui dicte la sentence....
(il monte sur le trône, & les grands s'asseyent.)
C'est moi qui vous l'annonce, écoutez en silence....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, & même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Vous me voyez au trône ; & c'eſt le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuſe ;
Et ſi de quelque gloire aux champs de Syracuſe,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire eſt le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il ſerait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la baſſeſſe, & je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas beſoin d'une origine illuſtre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau luſtre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit ſur mon front l'or qui m'a couronné.
Raſſaſié de gloire & de tant de puiſſance,
Enfin j'en ai ſenti la triſte inſuffiſance....
Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un ſentiment ſecret au-deſſus des grandeurs.
Je l'éprouve, & mon ame eſt aſſez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien conſulté,
Vivre & mourir au trône, ou dans l'obſcurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendreſſe
Me faiſait eſpérer qu'aux jours de ma vieilleſſe,
De mon puiſſant empire il ſoutiendrait le poids ;
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abuſé : ces erreurs menſongères
Sont le commun partage & des rois & des pères.
C'eſt peu de les connaître ; il les faut expier....
O mon fils ! ... dans mes bras daigne les oublier ! ...
(il tend les bras à Argide, & le fait aſſeoir à côté de lui.)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce triste jour
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne....
Jouis de toutes deux; ton père te les donne.
Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux;
Relevez vos autels, célébrez vos mystères.
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires
Apprennez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ces dieux, ce qu'il doit à ces rois....
Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race!...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié;
Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a disparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtresse.*

O Dieux!

EGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père; & peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....

Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage....
Platon vint sur ces bords; il enseigna des rois;
Mon cœur est son disciple & je suivrai ses lois. ...
Un sage m'instruisit, mais c'est vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, & je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'use un moment de mon autorité:
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.
(il descend du trône.)
Agathocle à son fils vient de rendre justice:
Je vous la fais à tous.... Puisse le ciel propice
Commencer dès ce jour un siècle de bonheur,
Un siècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon auguste épouse! ô noble citoyenne!
Ce peuple vous chérit; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième & dernier acte.

SAMSON,

OPE'RA.

AVERTISSEMENT.

MONSIEUR RAMEAU, *le plus grand muſicien de France, mit cet opéra en muſique vers l'an* 1732. *On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale, qui fit ſuſpendre, depuis, les repréſentation de* Mahomet *ou du Fanatiſme, empêcha qu'on ne repréſentât l'Opéra de* SAMSON, *& tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samſon *y fit des miracles, conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même ſujet fût ennobli ſur le théâtre de l'académie de muſique.*

Le muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon *dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pu ſupprimer.*

On publie le poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de

Venus & d'Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.* Cicéron, *dans ſon excelent livre* de la nature des Dieux, *dit que la Déeſſe* Aſtarté, *reverée des Syriens, étoit* Venus *même, & qu'elle épouſa* Adonis. *On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ferait ailleurs un mélange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même.*

ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND PRÊTRE.

LES CHŒURS.

SAMSON,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre représente une campagne. Les Israëlites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité).

DEUX CHORIPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainſi depuis quarante hivers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable,
Leur fureur eſt implacable,
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHŒUR.

Adorons dans nos maux le Dieux de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puiſſant deſtine
A placer ſes Dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers, pleins de zèle & de rage
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſouvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux.
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

UN CHORIPHÉE.

Tant de fidélité ſera chère à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux,
Deſcendez, douce eſpérance,

SCÈNE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déjà je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

LES PRETRES DES IDOLES

paraissent dans l'enfoncement, au tour d'un autel couvert de leurs Dieux; le second Choriphée continue.

Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices;
Fuyons ces monstres adorés;
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Esclaves demeurez:
Demeurez, votre roi par ma voix vous l'ordonne,
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorsqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres;
Mutins toujours vaincus, & toujours insolens,
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!

Périsse, périsse
Ce temple, & cet autel!

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux pontifes, aux roix?

CHŒUR.

Nous méprisons vos Dieux, & nous suivons les loix.
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.* Les personnages de la scène précédente.

SAMSON.

QUEL spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ses monstres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent,
Soutiens mon zèle, inspire-moi,
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis! soyez réduits en poudre.

Vous

Vous ne méritez pas,
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici la foudre,
Il suffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis, soyez réduits en poudre.
(Il renverse les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ?
Le ciel se tait, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

VOS esprits étonnés sont encor incertains ?
Redoutez-vous ces Dieux renversez par mes mains ?

CHŒUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi, le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.

Faibles tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défence.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez ; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir :
En domptant les lions, j'appris à vous servir :
Leur dépouille sanglante est le noble préfage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hiver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté

Ranime la nature,
Et lui rend sa beauté,
L'affreux esclave
Flétrit le courage :
Mais la liberté
Relève sa grandeur, & nourrit sa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre représente le péristile du palais du Roi : on voit, à travers les colonnes, des forêts & des collines : dans le fond de la perspective le Roi est sur son trône, entouré de toute sa cour, habillée à l'orientale.)

LE ROI.

AINSI ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir :
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,

Samson les séduit, & vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encor ? Allez, qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son supplice :
Courez, soldats, chargez de fers
Dès coupables Hebreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis & le rebut du monde,
Et détestés par-tout, détestent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers sécondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace.

UN PHILISTIN (*entrant sur la scène.*)

Il est vainqueur, il nous menace.
Il commande aux destins :
Il ressemble au Dieu de la guerre,
La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?
Quel démon pour lui se déclare ?

SCÈNE II.

LE ROI (*les Philistins autour de lui,*) SAMSON (*suivi des Hebreux, portant dans une main une massue, & de l'autre une branche d'olivier.*)

SAMSON.

ROI, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,
Dans cette main sanglante,
Qui peut vous immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage.
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient sous ses loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Et bien, quel est ce Dieu ? quel est ce témoignage ?
Qu'il daigne s'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi! qu'au sang Philistin je fasse un tel outrage?
Moi! mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu serait-il plus puissant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver: voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez, que l'onde la plus pure
Sorte de ce rocher & retombe en torrens.

(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats;
Que la foudre tombe en éclats;

De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(*Tout le théâtre paraît embrasé.*)
Brûlez, moissons ; séchez, guerets ;
Embrasez-vous, vastes fôrêts.
Au roi.
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embrase, tout se détruit.
Un Dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suspens, suspens cette rigueur,
Ministre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître ;
Mes Dieux long-temps vainqueurs commencent à céder,
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander,
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre :
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, Chœur d'Israélites.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire :
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il est seul, dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras ;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois maîtres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.
Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paisibles jours

Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres sourds :
Le berger se repose, & sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire,
Sonnez, annoncez sa victoire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Venus & les dieux de Syrie.*)

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS DALILA, prêtresse de Vénus, CHŒUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels.
Éveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie ;

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains.
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats,
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, déesse charmante;
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE,

Samson nous a domptés; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire

Dans l'art charmant de plaire & de séduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs :
Apprends-nous à semer des fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête.
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux,
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, &c.
Dieu des plaisirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le suit ;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.

(Elle se retire avec les filles de Gaza & les prêtresses.)

Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON *seul.*

LE dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;

Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que son nom seul en a produit.
Chez les Philistins plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils sont tombés, la mort est leur partage.

(On entend une harmonie douce.)

Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage;
Vous m'invitez au repos.

(Il s'endort sur un lit de gazon.)

SCÉNE III.

DALILA, SAMSON,

Chœur des prêtresses de Vénus *revenant sur la scène.*

PLAISIRS flatteurs, amollissez son ame,
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?

Vénus

Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON (*se reveille entour des filles de Gaza.*)

Où suis-je? en quels climats me vois-je transporté?
Quels doux concerts se font entendre?
Quels ravissans objets viennent de me surprendre?
Est-ce ici le séjour de la félicité?

DALILA, (*à Samson.*)

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'Amour en ordonna les jeux,
Et c'est l'Amour qui les apprête;
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel est cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.

Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiseaux, & toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *(se met à côté de Samson. Le Chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée du peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.)*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre,
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.

Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O ciel, ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur ſauvage & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(à Dalila.)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle & croirais la flatter.
Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déeſſe.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

NE tardez point, venez, tout un peuple fidele
Eſt prêt à marcher ſous vos loix:
Soyez le premier de nos rois;
Combattez & régnez, la gloire vous appelle,

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.

Ah ! .... quel charme puissant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps.
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats
Que la paix vous attire.
Venus vient vous sourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Venus, vous, sa brillante image,

Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCÈNE V.

DALILA (*ſeule.*)

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame,
Par tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mère des plaiſirs, le cœur de ta prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Venus, ma ſeule déeſſe,
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour,
Écho, monument de l'amour,

Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême,
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais, je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſieme acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible.
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime :
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera, j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *seule.*

SECOUREZ-MOI, tendres Amours ;
Aménez la paix sur la terre ;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre ;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, amour, que ton flambeau l'éclaire :
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI sauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras ;
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même :
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix
Le roi m'offre son diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux, on s'empresse à vous plaire ;

Vous régnez sur vos ennemis ;
Mais de tout les sujets que vous venez de faire ,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON ET DALILA *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes,
Myrte amoureux , croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers ,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'Hymen doit nous unir par des nœuds éternels ,
Que tardez-vous encore ?
Venez , qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non , son culte est impie , & ma loi le condamne ;
Non , je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez , il ne l'est plus.
Arrêtez , regardez cette aimable demeure ,
C'est le temple de l'univers ;
Tous les mortels , à tout âge , à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez , regardez cette aimable demeure ,
C'est le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, chœurs de différens peuples de guerriers, de pasteurs.

Le temple de Vénus paroit dans toute sa splendeur.

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élemens,
L'univers n'est formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaisans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres Dieux, c'est Vénus qu'on adore :
Ils régnent sur le monde, & tu régnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit :
Tu nous désarmes.
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez ; votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre ;
Sur les ailes des vents portez-lui nos soupirs.

Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour ;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour :
Mais une plus belle,
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant Amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus, le charme qui m'obsède
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens.
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſsède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez, vous vous troublez ?...

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire !

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;

Mais il me faut un nouveau gage ;
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux !
Par quel pouvoir secret cette force invincible ?...

SAMSON.

Que me demandez-vous ? c'est un secret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez ?...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible ;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel ! quel injuste refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ?

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah, ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez, l'amour me juſtifie;
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-
tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans:
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens:
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?

SAMSON.

Qu'ai-je dit malheureux!
Ma raiſon revient; je friſſonne.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit:
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable.
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.
LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

VENEZ ; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure ?

SAMSON.

Quoi ? de mes ennemis je ſuis environné ?
(*Il combat.*)
Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave.
enſemble.
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels ! arrêtez.
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS *combattant.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah, Dieu ! ma valeur eſt trompée,

Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il est vaincu ; cédez, esclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches ! non, ce bras n'est point vaincu par vous ;
C'est Dieu qui me livre à vos coups.

(*On l'emmène.*)

SCÈNE VI.

DALILA *seule.*

O DÉSESPOIR ! ô tourmens ! ô tendresse !
Roi cruel ! peuples inhumains ;
O Vénus, trompeuse déesse !
Vous abusiez de ma faiblesse.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne :
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains ;
Pour hâter sa mort & la mienne.
Trônes, tombez ; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous & vos peuples criminels !

CHŒUR *derrière le théâtre*

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice

A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

(*Le théâtre représente un sallon du palais.*)

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnere,
Ecrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage ;
Je ne te verrai plus ; flambeau sacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image.
Du Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du créateur,
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur

Te cache à ma triſte paupière.
Profonds abîmes, &c.

SCÈNE II.

SAMSON, chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

HÉLAS ! nous tamenons des tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint, malheureuſe race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis, pardonnez
A de ſi honteuſes alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ſes jours infortunés.
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore eſt au tombeau ?
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Écraſez-moi.

SAMSON ET DEUXCHORIPHÉES

Trio.

Amour, tyran que je déteſte.

Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeste !

UN CHORIPHÉE.

Nos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse.
Ils osent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCÈNE III.

Le Roi, chœur de Philistins, SAMSON, chœur d'Hébreux.

Le Roi & le Chœur.

LE ROI.

ÉLEVEZ vos accens vers vos Dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos Dieux favorables,
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu.... pardonne !

CHŒUR DES PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête,
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samson, dans sa rage, entende notre fête,
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSOM, les Israélites, le Roi, les Prêtresses de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOUS nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire ;
Vénus avec un sourire
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle :
Sur son char tout sanglant,
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes,
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non; tu dois ſentir à longs traits.

L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse.
Et qu'il soit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil eſclave; qu'oſes-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens;
Qu'on l'immole, il eſt tems;
Frappez, il faut qu'ils expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous inſtruire
Des ſecrets de mon peuple, & du Dieu que je ſers:
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux philistins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes,*

Temple odieux ! que tes murs se renversent,
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

LE CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE;

OPÉRA.

Fête donnée à Versailles le 27 Novembre 1745.

PRÉFACE.

APRÈS une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire*.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante, que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent; on a mis ici en action, ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter, sans

le

le secours de la fiction & sans l'appareil du spectacle

Ce n'est pas une imagination vaine & romanesque que le trône de la Gloire, élevé auprès du séjour des Muses, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains, qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitien*, les *Louis XII* au-dessus des *Louis XI*; & qui a distingué *Henri IV* de tous les rois.

On a introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui la méritent, & à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les conquérans injustes & sanguinaires dont le cœur est faux & farouche.

Bélus enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en est chassé par les Muses qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse & aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte. Dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la gloire; il la voit, il en est touché un moment: mais les

premier

premiers honneurs de ce temple ne sont pas dus à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes, & effréné dans ses voluptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrième acte; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & sociales, & qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encor par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible; son cœur était tendre, & cette tendresse était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté, dans une ame qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie: il cherchait le mérite modeste pour l'employer & le récompenser, parce qu'il était modeste lui-même; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé: il déposait avec ses amis, le faste de l'empire; fier avec ses seuls ennemis; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus simple. Jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des soins d'une monarchie immense, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom est encor cher à toute la terre; sa mémoire fait encor des heureux, elle inspire une noble & tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme, ainsi que dans sa vie, ne court pas après la Gloire; il n'est occupé que de

son devoir, & la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne ; elle le place dans son temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être le bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher ; parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête ; il est au-dessus de l'exécution, & au-dessous du sujet ; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire.

ACTEURS ET ACTRICES,

CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU CÔTÉ DU ROI,	DU CÔTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & seize hommes.	Huit femmes & seize hommes.

Musettes, haut-bois, bassons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.
APOLLON.
Une Muse.
Démons de la suite de l'Envie.
Muse & héros de la suite d'Apollon.

ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit démons.
Sept héros.
Les neuf Muses.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

OPE'RA.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond, & les berceaux des muſes qui ſont ſur les aîles.*

L'ENVIE & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit.

Démons apportez-moi votre secours barbare,
Contre le Dieu qui me poursuit.
Les Muses & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux!
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat blesse mes yeux!
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit;
Dieu de l'oubli, Dieu du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit.
Démons, apportez-moi votre secours barbare,
Contre le Dieu qui me poursuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire est de détruire,
Notre sort est de nuire;
Nous allons renverser ces affreux monumens.
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muses que je hais, embrasez le bocage,
Ecrasez sous ses fondemens,
Et la Gloire & son temple, & ses heureux enfans.
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce spectacle à ma rage.

*Les suivans de l'*ENVIE *dansent & forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies, étonnées à son approche; il se voit interrompu par*

les suivans de l'ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, suivi des Muses, de demi-Dieux & de Héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les Dieux
Me pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas ?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de Climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les HÉROS *& les demi-Dieux saisissent* l'ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse,
Il est immortel comme nous :
Qu'il souffre un éternel supplice ;
Que du bonheur du monde il soit infortuné ;

Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

L'antre de l'ENVIE *s'ouvre, & laiſſe voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire & la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs ;
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La Gloire & les Muſes ſont ſœurs.

La caverne de l'ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe. Des Berceaux ornés de guirlandes de fleurs, ſont à mi-côte ; & le fond du théâtre eſt compoſée de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes ;
Charmez, inſtruiſez l'univers,

Danſes des Muſes & des Héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toujours ſimples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viencent dans nos aſyles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier Acte.

ACTEURS CHANTANS au second acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & Bergères.

Une Bergère.

Un Berger.

Un autre Berger.

BÉLUS.

Rois captifs, & soldats de la suite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf Muses.

ACTEURS DANSANS au second acte.

Bergers & Bergères.

ACTE II.

Le Théâtre représente le bocage des Muses. les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du parnasse. Des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs, règnent sur le penchant des collines; au-dessous sont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans lesquelles sont des bergers & bergères: le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGÈRES.

LIDIE.

OUI, parmi ces bergers aux Muses consacrés;
Loin d'un tyran superbe & d'un amant volage,

Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paisibles,
Les Muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs:
De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple:
La honte habite dans mon cœur!
La Gloire, en ce jour même, au plus grand roi du monde,
Doit donner de ses mains un laurier immortel;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde.
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus a triomphé de l'Asie enchaînée;
Mon cœur & mes états sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée;
Il me trompait du moins; il ne me trompe plus;
Il me laisse, je meurs, & meurs abandonnée!

ARSINE.

Il a trahi vingt rois; il trahit vos appas;
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE

Mais vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir, ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES, *conſacrés aux Muſes, ſortent des antres du Parnaſſe ; au ſon des inſtrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muſes inſpirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oſerons-nous chanter ſur nos faibles muſettes,
Lorſque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGÈRE.

Que veulent donc tous ces héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites.

LIDIE.

Temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il eſt aux lieux où vous êtes,
Il eſt au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire,
Conſacre le nom fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers ſont aſſez heureux
Pour voir au moins que la Gloire,
N'eſt point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR DES GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faite des grandeurs.

PETIT CHŒUR DES BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
ô Muſes protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

ô Gloire, dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BÉLUS.

ROIS, qui portez mon trône, esclaves couronnés,
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.

(Il descend & continue.)

Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.

Sa suite sort.

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille & révoltent mon cœur?

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux! est-elle une faiblesse?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter;
La Gloire loin de vous m'appelle;

Si

Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié ;
Non, tu te fais des dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître
On eſt malgré ſoi, quelquefois,
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort ta changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux,
Ton bonheur ta rendu barbare.

BÉLUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BÉLUS *ſort pour aller au temple.*

LIDIE.

ô Muſes, puiſſantes déeſſes,

De cet ambitieux fléchissez la fierté;
Secourez-moi contre sa cruauté;
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON *& les Muses descendant dans un char qui repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.*

Elles chantent en chœur.

Nous adoucissons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables;
Ou nous les punissons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Aprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages,
Fléchissez les cruels humains.

LES BERGERS *dansent.*

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embelli mon empire,
Désarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un sourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur.
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Désarme la guerre en fureur.

BÉLUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore ?
Quoi, cette gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels ;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore ?

CHŒUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre
Faites-vous enfin chérir.
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir !

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumis,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle ?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſupplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je ! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe ?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence ;
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, reſpectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des Dieux ! Oseraient-ils suspendre ma vengeance ?

APOLLON *& les Muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux ; tonnerres, éclatez ;
Tremble, fui les Dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où sont les muses avec APOLLON.

APOLLON *seul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec un éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable.
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre ;
Je méprise ce temple, & je hais les humains :
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *& les Muſes à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Étein ſes feux, briſe ſes traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les bergers & les bergère emmènent Lidie.

Fin du ſecond acte.

ACTEURS CHANTANS au troisième acte.

Le grand-prêtre de la Gloire.

Une prêtresse.

Chœur de prêtres & de prêtresses de la Gloire.

Un guerrier, suivant de Bacchus.

Une Bacchante.

BACCHUS.

ÉRIGONE.

Guerriers Égipans, Bacchantes, & Satyres de la suite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troisième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq prêtresses de la Gloire.

Quatre héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Égipans.

Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue & le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grands des hommes, est vu dans l'arrière théâtre ; il est supporté par des Vertus, & l'on y monte par plusieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de l'aurier, une palme à la main, entouré des prêtres & des prêtresses de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs ;
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe.
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :

Il s'eſt abuſé :
C'eſt un amant mépriſé.
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domtez, vous qui calmez la terre ;
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danſe de héros, avec les prêtreſſes de la Gloire.

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes & des Menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tout lieux notre guide invincible ;
Ce héros fier & bienfaiſant
Eſt toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,

Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

Pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînes conduisent sur la terre,
Érigone & Bacchus ;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flutes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char sanglant de Bellonne,
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ÉRIGONE *paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de guerriers, de Bacchantes, d'Egipans & de Satyres.*

BACCHUS.

Érigonne, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreur des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes ;
C'était pour enflammer ton cœur.

Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,
Dans mes plaiſirs, dans mes conquêtes,
Non, je t'adore, & je la hais.
Banniſſons la raiſon de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté:
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des Amours.

LE CHŒUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre :
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des Amours.

ERIGONE.

Quel Dieu de mon ame s'empare !
Quel déſordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare.

BACCHUS.

Mais quel eſt, dans ces lieux, ce temple ſolitaire ?
A quels Dieux eſt-il conſacré ?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſu vous plaire :
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt, dans ces lieux, le ſeul Dieu qu'on adore,
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels,
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfaiſant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs ſolennels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'Amour ſeul me guidait ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas.
Quand la Gloire eſt ſur le paſſage.

Enſemble.

La Gloire eſt une vaine erreur ;
Mais, avec vous, c'eſt le bonheur ſuprême.

C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre,
L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

Le temple de la Gloire paroît ouvert.

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire*

Téméraiee arrête ;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avoit couronné ta tête.
Bacchus qu'on célébre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi ! De ſes préſens la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de règner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

BACCHUS.

Peuples vains, peuples fiers, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe,
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable;
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours & des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos deſirs,
Du temple de la guerre,
Au temple des plaiſirs.

On danſe.

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'eſt Bacchus qui nous le donne.
Raiſon, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaiſir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.
Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troiſième Acte.

ACTEURS CHANTANS au quatrième Acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & Prêtresses de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la suite de Trajan.

Six rois vaincus à la suite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS DANSANS au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.

Cinq Prêtres de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivaas de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi ruinée au millieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE,

REVIEN, divin Trajan, vainqueur doux & terrible :
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi ;
Mais est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?
Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante ;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse & triomphante ;
Tes bienfaits passent tes exploits.
Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible,
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi ;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,

Osez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra son vengeur & son maître ;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils sont élevés par mes mains.
Quel doux plaisir succède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains,

JUNIE.

Nos soldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler son nom jusqu'aux cieux.
Il se dérobe à leurs chants de victoire,
Seuls, sans pompe, & sans suite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'est pour moi qu'il vient ! Ce héros m'est fidelle !
Grands dieux, vous habitez dans cette ame si belle,

Et je la partage avec vous.

TRAJAN, PLAUTINE, *suite.*

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome, & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeste!
Un moment! Vous, ô ciel! Un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tout les temps m'accorda son secours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, & je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chûte & brave ma victoire;
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront, je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête.
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur est trop sensible;
Ah, laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide,

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me suit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide.
Et de l'amour qui me conduit.

Ensemble.

Je vais / Allez } punir un barbare,

Terrasser sous { mes / vos } coups,

L'ennemi qui nous sépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle.
Cher amant, arrêtez; ah ! détournez les yeux.
Voyez encore les miens.

TRAJAN *au fonds du théâtre.*

O Dieu ! ô justes Dieux !
Veillez sur l'empire & sur elle.

PLAUTINE.

Il est déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Ministres du Dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protège nos armes,
Conduis nos étendarts.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déesses des Graces,
Vole sus ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

On danse.

CHŒUR DE PRETRESSES.

Mère de Rome & des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles,
Ils sont tous nés pour l'amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image;
Vous êtiez autrefois des mortels comme lui
C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

On danse.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.*

Charmant héros qui pourra croire
Des exploits si prompts & si grands?
Tu te fais en peu de temps,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris, & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces captifs, ornemens de sa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses loix légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN *paraît entouré des aigles Romaines & de faisceaux ; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS *se relevant, chantent avec le chœur*

O grandeur ! ô clémence !
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même ;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime;
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe
Le prix de tes exploits, ſur-tout de ta clémence,
Mon trône eſt à tes pieds, tu règnes avec moi.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue.

PLUS d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danſes.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.

Le sort préside aux combats, aux ravages;
La Gloire est dans les bienfaits.
Tonnere, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régner en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus à qui Rome est soumise,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHŒUR.

Le Ciel nous seconde,
Célébrons son choix;
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage.
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage;
Changez ce temple auguste en celui du bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains:
Qu'il dure autant que les conquêtes,

Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refuſent rien
Aux héros qui leur reſſemble :
Volez, Plaiſirs que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du bonheur ſera toujours le mien.

Fin du quatrième Acte.

ACTEURS CHANTANS au cinquième Acte.

Une Romaine.
Une Bergere.
Bergers & Bergeres.
Un Romain.
Jeunes Romains & Romaines.
Tous les acteurs du quatrième Acte.

ACTEURS DANSANS au cinquième Acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR : *il eſt formé de pavillons d'une architecture légere, de périſtiles, de jardins, de fontaines*, &c. *Ce lieux délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous les états.*

CHŒUR.

CHANTONS en ce jour ſolenn
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danſe.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage.

Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des Bergers & des Bergeres entrent en dansant.

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendars & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étandars & les houlettes.
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les Seigneurs & les Dames Romaines se joignent en dansant aux Bergers & aux Bergeres.

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour si beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours de ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes ;
Mars eſt ſans armes.
L'Amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

LE CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
La plus belle gloire
Vient du tendre amour

TRAJAN.

O peuple de héros, qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,
Sur tant d'appas (1) & ſur moi-même.
Montez au haut du Ciel, encens que je reçois,

(1) *Montrant Plautine.*

Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours ſes Rois.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *&* PLAUTINE, *& terminent la fête par un ballet général.*

Fin du cinquième & dernier Acte.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTEURS.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

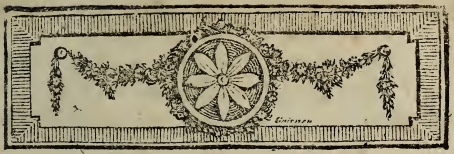
NÉMÉSIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleſtes.

Divinités infernales.



PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCÈNE PREMIERE.

PROMÉTHÉE *seul*, Chœur, PANDORE *(dans l'enfoncement couchée sur une estrade.)*

PROMÉTHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi respire !
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés ;
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, les Titans, ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

ENFANT de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes crimes ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des Dieux
Qui t'ose faire quelque outrage ?

PROMÉTHÉE (*en montrant Pendore.*)

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formerait nos ames ?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE (*en montrant Typhon ſon frère.*)

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle nuit ;
Elle eſt avant le jour qui luit.
Que l'Olympe céde au Tenare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde :
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit nos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.

Le monde est ébranlé, l'Erèbe se rassemble.

(*Le théâtre change, & représente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent sur la scène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'est pas née encor, & que nous haïssons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager !
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Tenare ?

PROMÉTHÉE.

Je veux servir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain, qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire,
Notre pouvoir est de nuire ;
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaisans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres,
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les Dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nymphes des bois & des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah ! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous
Du fond de cette nuit obscure
Dans ces champs fortunés, & sous un ciel si doux,

Ces ennemis de la nature ?
Que l'éternel chaos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former ?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour.
Va ravir la céleste flamme :
Ose former une ame,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour est dans les cieux : c'est là qu'il faut me rendre :
L'Amour y règne sur les Dieux.
Je lancerai ses traits ; j'allumerai ses feux.
C'est le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel :
Sur des ailes des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*Il s'envole.*)

CHŒUR DES NYMPHES.

Volez, fondez les airs, & pénétrez l'enceinte

Des

Des palais éternels ;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte ;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente la même campagne.* Pandore *inanimée est sur un estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.*)

PROMÉTHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu, qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour :
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revolte en ces lieux sur le char de l'amour.

CHŒUR DES NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous ?
Terre, jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,

Sommet des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, & qui portez les cieux;
ô nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMÉTHÉE (*descendant du char le flambeau à la main.*)

Je le ravis aux cieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Passez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE (*approchant de l'estrade où est Pandore.*

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans:
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne;
A sa voix obéis toujours;
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore se lève sur son estrade & marche sur la scène.*

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire!

PANDORE.

Où suis-je ? & qu'est-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai passé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !
(On entend une ſymphonie.)
Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas ?
De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère,
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur ;
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.
(Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.)
Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage,
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(On danſe autour d'elle.)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(On danſe.)

PANDORE *(appercevant Prométhée au milieu des Nymphes)*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois, dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.

Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie ?
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître,
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(Enſemble.)

Charmant Amour, éternelle puiſſance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence,
C'eſt l'empire du bonheur.

PROME' THE' E.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!

Quelle horreur a troublé mes sens !

(*Ensemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde,
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondemens ?

(*On voit descendre un char, sur lequel son Mercure, la Discorde, & Néméfis, &c.*)

MERCURE.

Un téméraire a pris le feu céleste ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des Dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeste !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruel, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande ;

Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-vous, & déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*Le char disparaît.*)

PROMETHÉE

On l'enlève! tyrans jaloux!
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous éties en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux!
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieu jaloux, respecte nos chaînes.
O Jupiter! ô fureurs inhumaines!
Eternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir:
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

(*Le théâtre représente le palais de* Jupiter *brillant d'or & de lumiere.*)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent ;
Le ciel est dans ses yeux, les graces l'environnent ;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible,
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers.
Les cœurs sont à l'Amour. Ah ! que le sort m'outrage !
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vu le jour ;
Et d'elle-même encor à peine a connaissance ;
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance ?

JUPITER.

L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore ? Elle est femme, elle est belle.
La voilà, jouissons de son étonnement,
Retirons-nous pour un moment,
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux, & parlez à son cœur !
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma splendeur ;
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(*Il se retire.*)

PANDORE *seule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante :
N'est-ce pas mourir, quand le sort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obscurité,
Ce bocage, où j'ai vu l'amant qui ma fait naître ;
Il m'avait donné deux fois l'être.
Je respirais, j'aimais, quelle félicité !

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les dieux avec toute leurs attributs entrent sur le scène.*).

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent,
Que tous les Dieux applaudissent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Règnez dans son empire;
La terre vous desire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne;

Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déserts avoient plus d'appas.
Disparaissez, ô splendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas :
(*On entend une symphonie.*)
Cessez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(*Ce chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je sors à peine,
Est cent fois préférable à ce présent cruel;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnere?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est-là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidelle ;
Dans un monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous suffire ;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, & par vous je veux
l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres Dieux ;
Déployez vos attraits ; enchantez ses beaux yeux,
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.*)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère & vaine ;

Elle échappe & le dégoût la fuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore:
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un seul jour les forme & les détruits.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieu est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.
L'amour & le temps.
Ici n'ont point d'aîles.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi mes soins ont ce succès fatal?
Quoi! j'attendris son ame, & c'est pour mon rival?

MERCURE (*arrivant sur la scène.*)

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menaçent.

Menaçent les voûtes des cieux ;
Ils entassent des monts la masse épouvantable.
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous.... Seul je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi, vous le punirez, vous qui causez sa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violant,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi ;
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER (*A Mercure.*)

Prends soin de conduire Pandore.
Dieux, que mon cœur est désolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde,
L'univers reposait dans une paix profonde,
Une beauté paraît : l'univers est troublé.
(*Il sort*)

PANDORE *seule.*

O jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Desirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'allarmes ;

N'es-tu pas souverain des Dieux?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne & désarme
La terre & les cieux.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(Le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; plusieurs Géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.)

PROMÉTHÉE, ENCELADE, TITANS.

OUI, nos frères & nous & toute la nature,
Ont senti ta cruelle injure,
La terrible vengeance est déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la premiere fois vos sons se font entendre;
Eclatez, guidez nos pas.

(*On marche au son des trompettes.*)

Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels ;
Répandons les alarmes,
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)
Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.
(*Les Géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnere,
Dieux & Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.
(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX,

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. Tombez, descendez dans nos fers,
Precipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu de ce nuage.*),

LE DESTIN.

Arrêtez, le Destin qui vous commande à tous
Veut suspendre vos coups.
(*Il se fait encor un silence.*)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,

Souverain des tems,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Destin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui se rassemblent autour de lui.*

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers
Souverains du séjour céleste,
Randez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*Les rochers se détachent & retombent. Le char des Dieux descend sur la terre, On remet* Pandore *à* Prométhée.)

JUPITER.

O Destin, le maître des Dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméſis, sors des sombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſque dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence.
Le divorce éternel de la terre & des cieux

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE (*tenant la boîte.*)

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore
Etes-vous ſoumis ou vainqueur ?

PROMÉTHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore.

PROMETHÉE.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.

Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire :
Ouvrons ce don charmant du souverain des Dieux.

PROME'THE'E.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces soins curieux
Sont des piégés nouveaux que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi ! vous pensez ? ...

PROME'THE'E.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison ; je ne veux que vous plaire
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROME'THE'E.

Vous me promettez !

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès qu'on aime.

PROME'THE'E.

C'en est assez, je pars & je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle,

Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.
(*Il sort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le tems de plaire.
Doux loisir! Ciel peur, heureux jours,
Tendres Amours,
La Nature est votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir!
Les plaisirs s'empressent de naître
Quels tyrans les feraient périr!

LE CHŒUR *répète.*

Voici le siècle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la nature.

(*Les Nymphes se retirent.* Pandore *s'avance avec* Némesis, *qui paraît sous la figure de* Mercure.)

NE'ME'SIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux;

Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'auteur de ma naiſſance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout; ſon amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore:
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore,
Pouvoit-il mieux m'embellir?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boite myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.
Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.

Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais;
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidèle,
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'est pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Je viens des cieux pour vous apprendre
L'art de plaire & d'aimer toujours.
J'éterniſe vos amours,
Et vous craignez de m'entendre?

PANDORE.

Quoi! lui déſobéir!

NEMESIS.

Vous ferez ſon bonheur.

PANDORE.

Hélas! vous ſéduiſez mon cœur.
Mais n'abuſez-vous pas de ma ſimple innocence!
Auriez-vous tant de cruauté!

NEMESIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,

Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour, & troublé tous mes sens?
Dieu trompeur! Ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Néméſis s'abîme. Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

PROMETHE'E *arrive du fond du théâtre.*

O surprise, ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changemens!
Quels astres malfaisans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES ET LES DEMONS *accourant sur le théâtre.*

Les tems sont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante,
Arbitre du sort,
Toutes les furies
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage ?
Quoi, la terre a perdu son éternel printems,
Et ses malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems ?
Ces Nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage,
Pandore ! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

PANDORE.

Ah ! je ſuis indigne de vous ;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez !

PROMÉTHÉE.

Moi la punir !

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe,
Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous dois.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté,
L'excès de ſa fragilité
Ne ſaurait égaler ſes charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! malgré ma priere, & malgré vos ſermens
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuſe ?

PANDORE.

Un Dieu cruel, pas ſes enchantemens,
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité !
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté :
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

L'AMOUR *deſcendant du ciel.*

Tous les biens ſont à vous, l'Amour vous reſte encore

(*Le théâtre change, & repréſente le palais de l'Amour.*)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le deſtin rigoureux.

Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne seront point malheureux ,
Quand ils n'auraient que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame
Puissez Jupiter en redoublant la flamme ,
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMÉTHÉE ET PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble,
Les maux , la crainte & l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble ,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez , douce espérance,
Venez , desirs flatteurs ,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouissance ,
Fussiez-vous trompeurs :
C'est vous qu'on implore ,
Par vous on jouit ,
Au moment qui passe & qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE,

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs :
Mais l'espoir , à jamais secourable ,
De ses mains viendra sécher nos pleurs.
Dans nos maux il sera des délices ,
Nous aurons de charmantes erreurs ,
Nous serons au bord des précipices ,
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA PRUDE,

OU

L'HOMME

AU FRANC PROCÉDÉ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

En vers de dix syllabes;

Imitée de l'Anglais.

PRÉFACE.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de Wicherley, intitulée le *Plain déaler*, l'homme au franc procédé. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſantrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens; la ſatyre y eſt beaucoup plus forte & plus inſultante. Les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu attenant un corps de garde. La licence du tems de Charles II, étoit auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre & barbare du tems de l'infortuné Charles I.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain déaler* à la plus fammeuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger par la protectrice du caractère des protégés.

Croira-t-on que, chez les nations polies, le ter-

mes de gueuſe, de putain, de bordel, de ruſien, de maquereau, de vérole, & de tous leurs accompagnemens, ſont prodigués dans une commédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connoiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins, ſe trouvent dans le même ouvrage ? Rien n'eſt cependant plus vrai, je ne connais point de comédie, chez les anciens ni chez les modernes, où il y ait autant d'eſprit; mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légere idée de la hardieſſe Anglaiſe ; & cette imitation, quoique partout voilée de gaze, eſt encore ſi forte, qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris. Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de

l'autre, l'Eſpagnol & l'Anglais. Dans le premier, on repréſente Jeſus-Chriſt, des poſſédés & des diables; dans le ſecond, des cabarets, & quelque choſe de pis.

ACTEURS.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de Dorfise.

BLANFORD, Capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguisée en jeune Grec.

La Scène est à Marseille.

LA PRUDE

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE, *habillée en Turc.* (*)

AH! mon cher oncle! ah! quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Faut-il encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, & mon tourment?

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,

(*) Dans la pièce Anglaise, cette jeune personne s'appelle Fidelia ; elle s'est déguisée en garçon, & a servi de page à Manly, Capitaine de vaisseau.

Lorsque ton père est mort consul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens & de support,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vîte?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanfort est honnête homme sans doute,
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir!

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait !

DARMIN.

Blanfort à tes beaux yeux
Rendra justice en te connoissant mieux.
Peut-il long-tems se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'est en amour ?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;
Son cœur est faux, ses propos médisans.
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems est long, ce tems me désespère.
Dorfise trompe ! & Dorfise a su plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanfort t'est-il si cher !

ADINE.

Oui ; de ce jour, où deux vaisseaux d'Alger *(a)*,
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
M'intéressant pour lui comme pour vous ;
Et courageuse en devenant si tendre,
Je souhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva,
Quand sur les eaux notre vaisseau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire ;
Mais son humeur, & son austérité,
Ont-ils pu plaire à ta simplicité ?

ADINE.

Mon caractère est sérieux, & j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raison.

(*a*) Dans l'Anglais, ce n'est point contre des vaisseaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts, le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller, lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendois te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Menagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,

Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige;
Car dans l'instant où ce Du Gué (*a*) nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,
Je vis sauter ses biens & ma fortune:
A tous les deux la misère est commune.
Et cependant à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE.

Quoi, lorsqu'on aime, on pourra faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour sans héritage,
Triste & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer?

ADINE.

Vous pensez donc que dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant vous quittera tout net?

(*a*) Allusion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD

BON de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſu ma misère,
D'auprès de moi la foule a diſparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui! des amis! en as tu pu connaître?
J'en ai cherché, j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,

Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis,
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais, qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense
Qu'il est encor un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & ferme, quoique doux,
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut davantage.
Tendre en ses vœux, & constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes,
Suis-je en état d'entendre vos sornettes?
Pour plaisanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Que chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;

Dorfiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorfiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce ;
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi : je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare, il me ſurprend,
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivit par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé ;....
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé :
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monsieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse ;
Je lui laissai mon bien même en partant.
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai grace au ciel ! par ma juste franchise,
Confié tout, à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise & son destin,
A la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caissier ?

BLANFORD.

De lui-même ;
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi ;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je fors.

BLANFORD.

Mais, qu'avez-vous ?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands ; leurs traits s'appeſantiſſent ;
Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.
(*Elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais.... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon ; & la moindre fortune
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorfiſe avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.

Mais, allons donc chez Dorfise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encor à la campagne.

DARMIN.

Et le caissier ?

BLANFORD.

Et le caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc que madame Dorfise
Vous est toujours très-humblement soumise ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi.
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé ;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avoûrai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi rien ; je me tairai.
En attendant qu'à Marseille se rendent

Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

DARMIN.

Sa tête est fort légère ;
Mais dans le fond c'est un bon caractère,

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant ?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans doute emprunter son argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR,

BON JOUR, très-chers ; vous voilà donc en vie ?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.

Bon jour ! dis-moi, quel eſt ce bel enfant
Que j'ai vu là dans cet appartement ?
D'où vient-il ? était-il du voyage ?
Eſt-il Grec, Turc ? eſt-il ton fils, ton page ?
Qu'en faites-vous ? Où ſoupez-vous ce ſoir ?
A quels appas jetez-vous le mouchoir,
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits des batailles ?
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près; & notre gloire
N'a pas le ſou.

Le Chevalier MONDOR.
Je ſuis prêt à t'en croire.
DARMIN.
Le Chevalier MONDOR.
En quatre mots je dois vous confier,
DARMIN.
Que notre ami vient de faire une perte
Le Chevalier MONDOR.
Que j'ai, mon cher, fait une découverte,
DARMIN
De tout le bien,
Le Chevalier MONDOR.
D'une honnête beauté,
DARMIN.
Que ſur la mer
Le Chevalier MONDOR.
A qui ſans vanité,
DARMIN.
Il rapportait
Le Chevalier MONDOR.
Après bien du myſtère,
DARMIN.
Dans ſon vaiſſeau.
Le Chevalier MONDOR.
J'ai le bonheur de plaire!
DARMIN.
C'eſt un malheur.
Le Chevalier MONDOR.
C'eſt un plaiſir bien vif,

De

De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime,
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe;
Cette beauté ſi fière?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe!.. ah! bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles, là?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance,
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers évantés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins folle

Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajolle.

BLANFORD.

Cajollez moins, mon très-cher ; apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*A Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse,
D'autres billets payables en espèce !
Tiens, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez ?

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvoit, m'enlevérait ma femme ;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,

Va s'égayer à table à mes dépens !
Je les connois ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment, chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ? comment ?
Elle est ici, Dorfise ?

Le Chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel !

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille !

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir ! O ciel ! je te rends grace :
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;

Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE (*en dedans de la maiſon.*)

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le Chevalier MONDOR.

COLETTE (*ſortant de la maiſon.*)

BLANFORD ! Darmin ! quelle ſurpriſe extrême ! Monſieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru

Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juſte ciel, propice à ma tendreſſe,

M'a conſervé pour revoir ta maîtreſſe.

COLETTE.

Elle ſortait tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine ?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE (*faisant une révérence de prude.*)

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne savez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble & digne ennui,
Et hautement par des sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales ;
Et Dorfise est en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne sait
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!

C'est-là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure ;
Pour lui parler, avoir aussi mon heure ?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi, qu'il le faut demander;
Sans risquer rien, je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la désaprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les rassemble ;
Et la cousine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps ;
Et d'une table, & propre & bien servie,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse ; ou l'on se met au jeu ;
Toujours chez elle & grand'chère & beau feu,
De longs soupers & des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs ;
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hebert (*a*) invente à Paris pour les belles ;

(1) Fameux marchand de curiosités.

Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
Et de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mon ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la suivre ?

COLETTE.

Partout, Monsieur. Car du matin au soir,
Dès qu'elle sort ! elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât en spectacle,
Jeu, bal, toilette, & musique & soupé ;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, & sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage ?
Il vous sied bien dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur.
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,

Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Et par qui donc ?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton absence,
Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va, tu verras. . . . Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD

Ça, pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux ?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien ensemble, & la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi ? vous pensez ?

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon sort, & savoir si l'on m'aime.

(Il sort.)

BLANFORD *seul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô destin favorable,
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-tems courir, craindre, espérer,
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou, ridicule ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami.
Personne au fond à nous ne s'intéresse.
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse.
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & sage,
De la nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

A DOUCISSEZ, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR (*en riant*)

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor ?

Mad. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine ;
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit !
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon cousin, qui. . . . .

Le Chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame !
Chacun son tour ; & si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville ;
A commencer par. . . .

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux personnes de bien,
Me châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice,
Qu'un libertin satyrise aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais !
Ce monde infame !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?
Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs ?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La musique ? la table ;

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajustemens ?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir :
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma sévère Dorfise,

Vous

Vous me ſemblez bien coiffée & bien miſe :

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoiqu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte ciel !

Mad. BURLET.

Parlez-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(En montrant Mondor.)

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

Mad. BURLET.

C'eſt un jeune homme ;
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination !

Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! ſi !

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau ?

DORFISE.

Il eſt ici ? quoi Blanford ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, ſans doute,

COLETTE *(entrant avec précipitation.)*

Hélas ! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *(à Colette à l'oreille.)*

Écoute.

Mad. BURLET.

Comment ?

DORFISE *(au Chevalier Mondor.)*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE *(en ſe retournant vers Colette.)*

Colette, hélas ?

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! Chevalier,

Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidelle?
Viendra-t-il point?

Le Chevalier MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh! oui, vraiment. Je pense tout à l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grand. yeux noirs?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de rose?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE (*en s'animant un peu.*)

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le Chevalier MONDOR.

C'est une créature,

Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené....
Quoiqu'il soit jeune.

Mad. BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure;
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur; trouvez-le, & lui portez
Trois cens louis, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourse à la Fleur, qui est derriere elle.*)
Et qu'à souper Blanford & lui se rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime sur-tout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante & sociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux....

Le Chevalier MONDOR (*interrompant brusquement.*)

Caustique.

DORFISE.

Il est....

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre ! (a)

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt encor....

DORFISE.

Oui.

Le Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

(a) Il y a dans l'anglais.

Vous m'avouerez qu'il a une belle phyſionomie. un air mâle. Oui, il reſſemble à un Sarrazin peint ſur l'enſeigne d'un cabaret.

Il a du courage. Comme le bourreau, il tuera un homme qui aura ſes mains liées, il n'a que de la cruauté, ce qui ne reſſemble pas plus au courage que ſa médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,
Quitté le monde à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent si craintive.

SCÈNE II.

DORFISE, Mad. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien!

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!...

Mad. BURLET.

Darmin est avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout a fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde ;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *(à Mad. Burlet.)*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux....

Mad. BURLET *(courant au devant de Darmin.)*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie ;
Nous causerons ; mon carosse est là-bas.
(A Blanford.)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse ;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(Au jeune Adine.)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

(Mad. Burlet sort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste & scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne sera plus utile pour vous,
Que de hanter un esprit sage & doux,

Dont le commerce en votre ame affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice ;
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté qui n'a rien de frivole,
Est pour votre âge une excellente école ;
L'esprit s'y forme : on y règle son cœur ;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu ;
Quoique la forme en soit un peu sévère ;
Le fond m'en charme ; & vous m'avez su plaire ;
Mais pour Dorfise....

BLANFORD (*en allant à la porte de Dorfise.*)

Ah ! c'est trop se flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorfise & fuyez sa cousine.

(*Il veut entrer.*)

COLETTE (*sortant de la maison, & refermant la porte.*)

(*Il heurte.*)

On n'entre point, Monsieur.

BLANFORD.

Moi !

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?

Moi refusé ?

COLETTE.

Dans son appartement
Pour quelque tems Madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*Il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! suivons, & voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE *seule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtresse est à bout.
Ah ! ma maîtresse, avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage !
De vous donner un caissier Bartolin !
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme est d'une étrange espèce !
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse ?
Madame est folle, avec son air calin ;
Elle se trompe, & trompe son prochain,
Passe son tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ses sottises
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure
Comment Blanford prendra-t-il son injure ?
Dans la maison voici donc trois maris ;
Deux sont promis, & l'autre est, je crois, pris.
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crains rien ; on sait l'art d'éblouir,
De differer, pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses
Font notre force, & servent nos adresses.
On s'est tiré du pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le Ciel l'accompagne !)
Chez Bartholin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable !
Qui vous, Madame, avoir un Bartholin ?

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée.
Le cœur se gagne ; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible sur-tout ; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, & c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il est des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier ;
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère :
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
Je le ménage ; il est mon complaisant,
Mon émissaire, & c'est lui qui répand,
Par son habit & sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais.....

COLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le destin, le caprice.
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je . . . je me résignai,
Je devins folle ; en un mot je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrette
Fit quelques dons par charité pour lui
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette & sa femme ?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort ;
Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

DORFISE (*reprenant l'air de prude.*)

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux, hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire ?
ADINE (*arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait briſquement*)
Écoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux ;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui ;
On perd ſa peine à ſe mocquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE (*d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*)
Vous vous mocquez ! J'ai pour Monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE (*à part.*)

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime, ah ! qui l'eût cru ?

DORFISE.

Que dit-il là ?

ADINE (*à part.*)

Quoi Dorfiſe eſt fidelle ?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE (*au Chevalier, après avoir regardé Adine.*)

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE (*au Chevalier.*)

Vous vous moquez.

(*A Adine.*)

Reſtez, reſtez ici.

(*Au Chevalier.*)

Oſez-vous bien le renvoyer ainſi :

(*A Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :

L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu ;
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE (*fiérement.*)

Je n'ai rien dit.

(*A Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE (*s'approchant d'Adine.*)

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encor à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE (*doucement.*)

Paix, imprudent.

SCÈNE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai rendue
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux?
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphêmer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivants.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles;
En leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(Il ſort.)

DORFISE.

Ah quel extravagant

(*Au jeune Adine.*)

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret & sage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE (*se retournant.*)

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénieu, charmant,
Et vertueux!... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde*)

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion:
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien; le péril est trop proche:
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche,
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE *(en soupirant.)*

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée;
Ce petit Turc de peu vous servira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entière confiance:
Mais Bartolin est un brutal jaloux;
Et c'est bien pis, Madame, il est époux.
Le cas est triste, il a peu de semblables.
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE

Je prétends bien les éviter tous deux,
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir, il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLETTE

Et bien de qui!

DORFISE

Mais...de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger,

COLETTE.

Lui, des conſeils? Lui, Madame, à ſon âge?
Sans barbe encor?

DORFISE

Il me paraît fort ſage.
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler parait fort néceſſaire.

DORFISE (*tendrement & d'un air embarrassé.*)
Et comme à table on parle mieux d'affaires,
Conviendrait-il qu'avec discretion,
Il vint dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance ?

DORFISE (*d'un air fier.*)
Je ne crains rien ; je sais comme je pense.
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant ;
Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir. . . . Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine ;

Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par haſard, quand des femmes de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes? moi? Je n'ai dans cette affaire,
Graces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument medame Bartolin.
On a des droits; & c'eſt tout: & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent,
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez; tout ira bien, s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil.

COLETTE.

Un bon conſeil! eh rien n'eſt plus louable;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui ? Que je suis inquiette !
On frappe, il vient. Colette, hola ! Colette,
C'est lui ; c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le Chevalier.
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie,
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! C'est mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble.

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monſieur! Bon jour, Monſieur, ... je tremble.
Aſſeyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'un autre....

DORFISE (*tendrement.*)

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis cette autre
Raſſurez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors, tenez-moi lieu de lui.

(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle:
Votre amitié paraît vive & fidèle!

J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse.
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici, sans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille?

(*Elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais dites-moi, pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coiffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton grec est doux
Que je voudrais parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & sa grace naïve !
Que la nature entre nous se méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !
Que je bénis, Monsieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y suis, & c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;
Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde ;
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, Madame. Une femme intriguante
A désolé ma jeunesse imprudente :
Comme son teint, son cœur est plein de fard ;
Elle est hardie, & pourtant pleine d'art ;
Et j'ai senti d'autant plus ses malices,
Que la vertu sert de masque à ses vices.
Ah ! que je souffre, & qu'il me semble dur,
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

Voyez la masque ! une femme infidelle !
Punissons-la, mon fils ; ça quelle est-elle ?
De quel pays ? quel est son sang ? son nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, & sur-tout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide & constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

ADINE.

Mais..... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'eſt trop loin pouſſer la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux ;
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels ſoupçons avez-vous par exemple ;
Quand je vous parle, & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons, que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE (*en s'écriant.*)

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez monſieur Blanford de même.
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix

De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccede, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je vois.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre; au haſard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſécret vole après le vrai bien.....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends..... Ah! pourquoi
Venir ſi-tôt m'interrompre? ... Eh, c'eſt toi!

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE (*avec empressement.*)

TRES-IMPORTUNE, & très-triste de l'être ;
Mais un quidam plus importun peut-être,
S'en va venir ; c'est monsieur Bartholin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée, il revient, le barbare ?

COLETTE.

Le contre-tems est encor plus bisarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnoissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel !

COLETTE.

Point, Madame, tant pis ;
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde est exclus comme lui,
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,

Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crêve de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE (*à Colette.*)

Ecoute, toi, demeure.
Quel tems il prend! revenir à cette heure!
(*A Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui ſans doute.

ADINE (*allant dans le cabinet.*)

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant! qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taiſez-vous,

On vient. Hélas ! C'eſt le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE (*allant au-devant de Bartolin.*)

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous venez bien tard de la campagne ! . . .
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait, tout au contraire....

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;
Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE (*d'un ton careſſant.*)

Que faites-vous ; arrêtez-vous ; holà !

N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN

Comment ? pourquoi ?

DORFISE (*après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai, comme vous, eu, mon cher, en pensée....
De mettre ici nos papier en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat. . . .
Nous consultions ; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE;

On l'a mis à l'écart.
De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends,
Qui marche encor, & tousse là-dedans.

COLETTE.

Fh bien ? faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*Il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel ! fais donc si bien ;
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie , il dit , tue ;
Mon avocat est mort , je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN (*revenant, & tenant Adine par le bras.*

Ah ! ah ! notre future ,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez , venez , notre vieux praticien ,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître ,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons , & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon ,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui , son mari !

BARTOLIN (*à Adine.*)

Frippon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance ,
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monsieur , je tombe à vos genoux ,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez , si je me fais connaître ;

Je

Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu seras puni.
Viens, çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au secours, à l'aide!
De grace? hélas!

DORFISE.

La rage le possède.
A mon secours, tous mes voisins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours!

BARTOLIN *(emmenant Adine.)*

Allons, sors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE *(en criant.)*

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?

Va-t'en chercher, Colette, un commissaire;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en sais rien.

SCÈNE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien, qu'est-ce, cousine ?

DORFISE.

Ah ! ma cousine !

Mad. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train,
ma chère !

DORFISE.

Cousine, hélas ! apprenez mon affaire,
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mad. BURLET (*toujours gaiement & avec vivacité*)

Je n'ai pas l'air de garder des secrets ;
Je suis pourtant discrète comme un autre.

Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible; c'eſt d'abord,
Que je ſuis. . . .

Mad. BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen là, ſi le bonheur s'y trouve;
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Et bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE (*d'un ton modeſte.*)

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore;
Notra contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je suis. . . . je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune turc qui s'enfermait,
En tout honneur, là. . . . dans ce cabinet.

Mad. BURLE.

En tout honneur, là, là, ta prud'hommie
S'est donc enfin quelque peu démentie ?

DORFISE.

Oh point du tout ! c'est un petit faux-pas ;
Une faiblesse, & c'est la seule, hélas !

Mad. BURLET

Bon ! une faute est quelquefois utile ;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile ;
Tu seras moins sévère.

DORFISE.

Ah ! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi ;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes ;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(En élevant la voix & en pleurant.)
Ah ! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET *(à Bartolin.)*

QUEL vacarme ?
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme,
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je, présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée ? (1)

DORFISE *(à part.)*

En voici bien d'une autre.

Mad. BURLET.

Tout de bon ?
Madame a pris fille pour un garçon ?

(1) Dans la pièce anglaise, le mari prend les tetons de cette fille, déguisée en garçon : Bon, dit-il, c'éteit moi qui allais être cocu, & c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eut été décent de traduire exactement la pièce, que les comédiens comptaient jouer alors.

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE (*à part.*)

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon. Mon Dieu, l'enfant aimable ?
(*A Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit ! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai ;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en pareil cas on crie.
(*A Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*A Mad. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.

J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE (*à Mad. Burlet.*)

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD est là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte!
(*A Bartolin.*)
Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir;
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice.
Obéissez. Faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à son âge!
Ah! les maris seront toujours bernés,
Jaloux & sots, & conduits par les nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous pensez qu'un jeune homme, en effet,
Se soit caché là, dans ce cabinet?

Mad. BURLET.

Assurément, je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, & n'a pas l'œil bien sûr?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon. . . .

DORFISE.

L'extravagance extrême
Qui ? moi ! jamais ; moi, je vous aurais dit. . . .
A ce point là j'aurais perdu l'esprit ?
Ah ! ma cousine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en répent bien souvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il est bon là ! . . . . Moi, je te calomnie ?

DORFISE

Assurement, & je vous jure ici. . . .

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh si !
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux ;
Et trompe-les bien ou mal, tous les deux.
Fais-moi passer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien ;
Tiens : tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde :
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;

Et sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant!
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que, sans craindre & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, & ce qu'on fait :
On pourroit prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres,
Hélas que faire ?

COLETTE

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah ! s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout à l'heure
Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLETTE

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt ; parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.

Trop

Trop de vertu sert à faire enrager ;
Et mon plaisir c'est de vous corriger.

DORFISE.

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chevalier MONDOR.

Moi ! rien : je suis rassuré par sa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance ;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit, qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous seul enfin, vous m'avez subjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux par de saints nœuds,
Vous rendre sage, & qui plus est, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons, c'est assez ; la sagesse
Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte,

Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, si fier, & si chagrin,
Et ma cousine, & son fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle sequelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle,
Puis à minuit un notaire sera
Dans mon alcove, & notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il sera sot ! Que je l'alterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous en, partez, soyez discret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah ! si Blanford savait ce grand secret !

DORFISE.

Mon Dieu ! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir par un charmant retour,

La pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A VOS desseins je ne puis rien comprendre ;
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en est assez. Sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je suis en sûreté ;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !

De faute en faute on se fourvoie ; on glisse ,
On se racroche , on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir , & pour que tout s'accorde ,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir ,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures , Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille , à son air , à son ton ,
A son menton doux , lisse & sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille ,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le Ciel bénir vos bons desseins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
Mais le grand point , c'est que l'on imagine ,
Que tout le mal vient de notre cousine ;
C'est que Blanford soit par lui convaincu ,
Qu'Adine ici pour un autre soit venu ;
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense
Tout le mal d'elle , & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair , & ne voit rien.

J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu; j'en convien;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O MŒURS! ô tems! corruption maudite!
Elle s'eſt fait déjà rendre viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez, après tout;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui ; la vertu plaît au vice sur-tout.
Mais dites-moi, comment vous pouvez faire,
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment
Vous allez bien apprendre une autre histoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois, j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

J'en suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on pense ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous saviez, quels malheurs sont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chère Dorfise !
Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurai mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison ;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime.
Mais il est fait pour être un peu moqué ;
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle & si fragile.

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

Quoi ? toujours noir, sombre, pétri de bile ;
Moralisant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi ; je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Viens chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mad. BURLET.

Bon ! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.

Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame !

DORFISE.

Non, voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
L'honneur. . . .

Mad. BURLET.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur,
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déjà quelque chose.

Mad. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause ;
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nez de tels outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment ? pourquoi ? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux ?
Tien ; je suis vive & franche & familière ;
Mais je suis bonne & jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir & la paix.
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports & les vrais tout de même ;
Vivons pour nous ; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire ;
C'est vous.

Mad. BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui sans respecter rien,
Avez séduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfise
Cette effroyable & honteuse sottise.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon ; je ne m'attendais pas ,
Je te l'avoue , à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi , qui tantôt ?

BLANFORD.

Oui , vous-même.

Mad. BURLET.

Avec Adine ? ....

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes , le fait eſt net.

Mad. BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi , tu joins , mon cher homme entêté ,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichote a ſuivi le modelle ;
Très-honnête homme , inſtruit , brave , ſavant ,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
On y perdrait , ce ſerait grand dommage ;

L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu.
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ses filets retirer votre foi,
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste, & mon cœur vous confesse;
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de son propre front
Veut à vos yeux flétrir un autre affront?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une insensée, & fausse & scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron;
Que vous gobez, comme un sot, l'hameçon?
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger

Le

Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la fripone aura, par son caquet,
Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire;
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sais qu'elle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance;
N'est pas sans doute un cas bien affligeant;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais,
Adine vient; pour moi je me retire;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,

Vous avez tort plus que vous ne croyez,
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure :
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime ; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais ditez-moi, de grace,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe. . . .

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'eſt ſa couſine; avouez-le moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfiſe, à ſa toilette,
M'a fait entrer par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorfiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur, je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance éprife.

BLANFORD.

Petit frippon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Était tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon;

Et je disais, que si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, son éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monsieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, & c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels sots contes j'écoute?
C'était ce fou de chevalier sans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'assassiner sa femme;
Il l'a nommait fausse, perfide, infame.
Il prétendait me tuer aussi moi,
Sans que je susse, hélas! trop bien pourquoi,
Il m'a fallu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron.
Et ce mari, voyons, quel est son nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné ;
Un ſourcils gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut - ce être,
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet ?

ADINE.

Eh non ; jamais ne ſerez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige !
Un rendez-vous ! Dorfise, vous, ce soir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir, sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet donc l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidelle, & si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenue,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui suis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle !

BLANFORD.

Oui.....

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALLONS donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, presque rien !
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien !
Nous le savions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire.....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil ?
(Au petit Adine.)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,

Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur ſans artifice
Eſt apprenti dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en eſt trop, gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami ;
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe ;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe :
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque ?
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin Grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant.

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste, il n'est que trop sensible.
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaisir malfaisant,
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est aussi pure.
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
Je l'avoûrai, qu'un seul déguisement;
Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous & sur Dorfise;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais;
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Elle sort.*)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe ; il ne ment point ; ma foi,
C'eſt un complot, pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma couſine,
Et Bartolin & le petit Adine,
Dorſiſe enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſotiſe :
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage ;
Ciel, rends-moi dupe, & rends moi juſte & ſage.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANFORD *ſeul.*

QUE devenir ? où ſera mon aſyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,

Que j'adorais, est cent fois plus pirate.
Une cassette est mon unique espoir,
Un Bartolin doit la rendre ce soir;
Ce Bartolin promet, remet, diffère;
Serait-ce encore un troisième corsaire?
J'attends Adine, afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien justement la fortune me joue.
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point?

SCENE II.

BLANFORD, Mad. BURLET *passant sur le théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH? Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame,
Un mot, de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mad. BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. En bien qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie, un moment s'intéresse.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage ?

Mad. BURLET

Ton destin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zéle ?
Me trompe-t-il ? est-il ami fidelle !

Mad. BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ;
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour,
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Avez-vous oui dans cette affaire,
Ce Chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encore à l'inſtant de chez elle ;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux : démentent-ils ſon cœur ?
Eſt-elle fauſſe ? & notre jeune Adine....
Quoi vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-ſûr ; la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;

Le chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorfise m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais si l'on m'aime.
Adine est donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit frippon
A donc le cœur le plus gâté. . . .

Mad. BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours font-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez-donc.

Mad. BURLET *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats.

Mad. BURLET.

Oh! mais auſſi cela peut n'être pas;
Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage?

Mad. BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laiſſe-là tout ce complot obſcur;
Point d'examen, point de tracaſſerie;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie;
Prends ton argent chez monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie;
Connais le monde, & fais le tolérer;
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère:
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCÈNE III.

BLANFORD *seul.*

ETRE heureux ! moi ! le conseil est utile,
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même ?
Quoi ! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfise m'aime, on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté

Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

Eh bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment ;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin,
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en saurez les funestes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent des alarmes ?
Il est outré. Je vois couler ses larmes.
Que prétend-il ? parlez, quel intérêt

Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monsieur, était le vôtre ;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
Pour vous servir je faisois un effort ;
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe,
Où ce projet, plein de fourbe & d'audace,
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE (*finement.*)

Il me paraît très-possible.

BLANFORD.

En ce lieu.
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorsise ! non. ...

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit ;

On vient vers nous, j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence ;
Voici quelqu'un fûrement, qui s'avance.

SCÈNE V.

ADINE, BLANFORD, *d'un côté*, DORFISE, *de l'autre à tatons.*

(*Le théâtre représente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant;
Qu'il eſt exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'eſt vous.

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidèle.
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;

Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas,
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord,
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là tout de bon!

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux!

DORFISE.

A lui rien ne mengage.

BLANFORD.

Que je voudrais! ...

ADINE *(bas allant vers lui.)*

Paix donc!

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé,
Il est cassable ; ah qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouser ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien ferré nous joigne,
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent ;
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
Nous en allons aider monsieur Blanford :
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive ;

Partageons vîte, & gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à présent je le brave ;
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais sourdement,
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici, je revole sur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'EN dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE *(avec un ton ironique.)*

Oui ! vous devez bien l'en remercier ;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine ſi rude ;
Ne plonge point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.

Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler ?
Quoi, j'aurais pu toujours vous m'éconnaître ?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être ?

ADINE *en riant.*

Qui que je ſois . de grace, taiſez-vous ;
J'entends Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE *(en revenant avec la caſſette.)*

J'ai la caſſette, enfin l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH! c'en eſt trop, arrête, arrête, infame;
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe battant d'une main, & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tiens la caſſette.

SCÈNE VIII & *dernière.*

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLETTE, le Chevalier MONDOR une *ſerviette & une bouteille à la main; des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH! ah! qu'elles clameurs!
Dieu me pardonne! on ſe bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford,*

Hélas ! Monsieur, seriez-vous point blessé ?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah !

Mad. BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé ?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a désarmé ;*

Rien : c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable ;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laisse à tes mauvais destins.
Pour dire plus je te laisse à Madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame ;
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis!

BLANFORD.

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !

O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laisse là toute la pruderie,
Et femme, & tout; viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorsise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser;
Mais tout s'apaise, & tout doit s'apaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude,
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeoit votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'est ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'est cet objet,

Qu'en vain mon zèle à vos yeux propoſait ;
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſant tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce haſard, mes bontés, ma conſtance,
N'avait levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune, & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange,
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquieme & dernier acte.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans le XI Volume.

Agathocle Tragédie, page. 7.

Samson, Opéra, 57.

Le Temple de la gloire, Opéra, 99.

Pandore, Opéra, 139.

La Prude, Comédie. 157.

3 0112 098537613